

LA MAMAN
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES

par

Monseigneur Francis TROCHU

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2013 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

INTRODUCTION.

POURQUOI, en tête de ce livre, le terme de Maman, de préférence à celui, moins familier, de Mère ? C'est qu'on a craint que ce titre : *La Mère de saint François de Sales* ne provoquât un quiproquo en paraissant annoncer une biographie de religieuse, fondatrice d'ordre ou non, qui aurait porté, comme cela se trouve, le beau vocable de « Mère de saint François de Sales ». Ainsi sera écartée toute possibilité d'erreur.

L'authentique maman de saint François de Sales, un vieil historien la proclame « très heureuse, et plus qu'on ne saurait dire, d'avoir produit au monde le soleil des parfaits et vertueux prélats de son siècle ». Il n'en est pas moins vrai qu'elle demeure cachée, comme perdue dans l'éclat du grand saint, son premier-né. Pour avoir donné à l'Église cet illustre fils, pour l'avoir élevé et compris, pour avoir été mêlée à sa vie pendant quarante-trois années, cette femme humble et douce mérite d'être connue.

Épouse irréprochable, dévouée, résignée et patiente, dame du monde attachée invinciblement, en des temps mauvais, aux principes et aux pratiques de sa foi, héroïque à l'occasion devant les épreuves d'ici-bas dont elle reçut une part peu commune, cette « mère de famille nombreuse » — treize enfants, dont deux fils évêques — est digne d'être donnée avant tout en exemple aux éducateurs, aux éducatrices, aux mamans penchées sur des vocations sacerdotales ou religieuses.

*

* *

Les sources de cette histoire sont abondantes et sûres, voici les principales :

La Maison naturelle, historique et chronologique de saint François de Sales, par Nicolas de Hauteville, Paris, Jacquard, 1669.

Le Pourpris historique de la Maison de Sales, par Charles-Auguste de Sales, Annecy, 1659.

Saint François de Sales et sa famille, par monseigneur L.-E. Piccard, Paris, Lethiellieux, 1910.

La vie du bienheureux Messire François de Sales, par dom Jean de Saint-François, général des Feuillants, Paris, de Henqueville, 1624.

La vie de très illustre Messire François de Sales, par M. de Longueterre, Lyon, de Cœursilly, 1624.

La vie de l'illustrissime et révérendissime François de Sales, par le R.P. Louis de la Rivière, minime, Lyon, Rigaud, 1625.

La vie du B. François de Sales, par le P. Philibert de Bonneville (capucin), Lyon, Rigaud, 1628.

Histoire du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève..., par Charles-Auguste de Sales, Lyon, La Bottière-Guillard, 1634.

Saint François de Sales au collège, ouvrage anonyme (Farnier). Lyon, Guyot, 1844.

La Vierge noire de Paris, par L. Expert, Paris, Desclées, 1933.

La mission de saint François de Sales dans les bailliages de Chablais et Ternier-Gaillard, par l'abbé Gonthier, Annecy, Abry, 1891.

La mission de saint François de Sales en Chablais, par monseigneur L.-E. Picard, Thonon, Pellier, 1932.

La vie du comte Louis de Sales, frère de saint François de Sales, modèle de piété dans la vie civile, par le P. Buffier, S.J. Paris, Leclerc, 1737.

L'esprit du B. François de Sales, évêque de Genève, par Messire Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, Paris, Bertauld, 1640-1641 (6 tomes).

Œuvres de saint François de Sales (édition dite de la Visitation d'Annecy), Lyon, Vitte, à partir de 1914.

Les Procès de canonisation du B. François de Sales : 1^{er} Procès, 1627-1632 ; 2^e, 1655-1658.

L'Année Sainte des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie, 12 vol. in-8°, Annecy, Burdet.

PREMIÈRE PARTIE.

AVEC UN FILS APPELÉ PAR DIEU. (1567-1593).

I.

LA PETITE ÉPOUSE.

ETTE histoire fut vécue en des temps où la Savoie, gouvernée par des ducs, princes de Piémont, avait la grande ville italienne de Turin pour capitale, où régnaient en France Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV : donc partie au XVI^e, partie au XVII^e siècle. Époque pour nous déjà bien lointaine ; heureusement, des documents, livres et parchemins, en sont demeurés qui peuvent rendre encore présente à nos regards la très sympathique maman d'un illustre évêque et docteur de l'Église.

*

* *

Par une lettre de décembre 1593, saint François de Sales nous apprend qu'à cette date sa mère était dans sa quarante-deuxième année. Ainsi elle était née en l'an du Seigneur 1552, au château de Boisy. Prénommée au baptême Françoise, elle était fille unique de Melchior de Sionnaz, seigneur de la Thuile et de Vallières, et de son épouse damoiselle Bonaventure de Chevron-Villette.

Les Sionnaz descendaient de haute et antique lignée, voire même impériale et royale, s'il faut en croire l'historien Charles-Auguste de Sales. « Voudrais-je, a-t-il écrit, remonter par Albérade de France, je pousserais notre généalogie jusqu'à l'empereur et roi Charlemagne de qui descendirent Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Louis le Bègue, Charles le

Simple, Louis d'Outremer qui de Gerberge de Saxe eut notre Albérade. »

Françoise de Sionnaz passa sa petite enfance aux « château, terre et seigneurie de Boisy¹, estimés mille et huit cents écus d'or ». Et elle n'avait pas encore ses huit ans lorsque, sans qu'elle l'eût cherché bien sûr, il fut décidé de son avenir.

*
* *

Le 12 mai 1559, un gentilhomme de la contrée, Louis de Sales, seigneur de Brens, convolait en justes noces avec damoiselle Janine de Guasquis. Étaient de la fête une foule de gens nobles, parmi lesquels on distinguait Melchior de Sionnaz et son épouse. Ils avaient amené avec eux leur fille Françoise. Gracieuse et candide, celle-ci fit sensation. Et la noce finie, quelque chose d'inattendu arriva. Le second des fils de Sales, François, cadet du marié, avait observé l'aimable petite dont le charme l'avait soudainement conquis.

Dans une visite qu'il fit peu après aux de Sionnaz, sans prendre de détours, il leur confia son sincère désir d'avoir un jour pour femme leur petite Françoise. Encouragé par un accueil étonné mais cordial, il conta brièvement son histoire.

Né au château de Sales en l'Épiphanie de 1522, il était devenu à seize ans page-écuyer de son propre parrain, le prince François de Luxembourg, gouverneur de Savoie et vicomte de Martigues. Six ans plus tard, officier de cavalerie, il prenait part aux côtés du roi de France François 1^{er} à la guerre contre l'empereur Charles-Quint allié du roi Henri VIII d'Angleterre. Et François de Sales ne put cacher qu'il s'était comporté en brave. En effet, assiégé pendant quarante jours par l'empereur Charles dans la place forte de Saint-Dizier-sur-Marne, il avait tenu bon à la tête de sa compagnie. Le siège de Landrecies lui offrait ensuite l'occasion de

¹ Le château de Boisy est situé actuellement à 200 mètres de la gare de Groisy, canton de Thorens (Haute-Savoie).

semblables exploits. Enfin, la paix revenue, il avait rempli des missions importantes, notamment à la cour de France auprès de Sa Majesté Henri II. Après une existence aussi mouvementée, resté célibataire, il s'était retiré, à trente et quelques années, au château familial de Thorens, ne gardant de sa vie militaire qu'une seule fonction : celle de « capitaine de la garnison d'Annecy ». À la guerre, aux va-et-vient et aux intrigues de la diplomatie il préférait sa situation de propriétaire terrien en son domaine de Sales. Sans se flatter, il pouvait se dire heureux de son lot, « le revenu, pour ce seul domaine de Sales, étant de quinze mille livres qui servent autant en Savoie que trente mille en France ».

La grande différence d'âges étonnerait moins quand Françoise de Sionnaz aurait achevé sa croissance. Du côté de la fortune les situations paraissaient égales. Et puis le prétendant était bon catholique : sans être d'une piété très expansive, il pratiquait exactement sa religion.

Il fut agréé par les parents de Françoise, et cette fillette de huit ans à peine, qui ne pouvait pas y comprendre grand-chose, ne dit pas non.

Promesse d'un mariage lointain, le contrat dotal fut passé le 12 mai 1560 en la ville d'Anney, par-devant les notaires ducaux Machet et Longe. Françoise de Sionnaz aurait comme dot le château et le domaine de Boisy, sis à deux lieues des domaine et château de Sales et « estimé, dans l'acte, mille et huit cents écus d'or ». Le mariage se ferait toutefois à la condition expresse — formulée par la future belle-mère — que François de Sales cesserait, à partir de son union, de s'appeler ainsi : n'étant que cadet de famille, il n'avait pas en propre la qualité de seigneur de Sales acquise de droit, à la mort du père, par Louis l'aîné. Il prendrait le nom de sa femme et deviendrait seigneur de Boisy.

Pour sa jeune promise, elle resterait auprès de ses parents six années encore.

*

* *

Ce fut quand même un mariage peu ordinaire : ce gentilhomme de quarante-quatre ans et cette adolescente qui approchait de ses quatorze ans. Mais la coutume du temps autorisait dans les familles seigneuriales de telles alliances. La cérémonie eut lieu « à la face de l'Église, » comme dit un témoin de cette époque, au printemps de 1566, et la jeune châtelaine vint habiter le château de Thorens avec le seigneur François de Boisy, son légitime époux.

En ce grand logis, ils ne vivraient pas solitaires, ayant l'avantage d'y cohabiter avec l'aîné de la famille de Sales, le chevalier Louis, marié à Janine de Guasquis, et leurs trois fils, Amé, Louis et Gaspard.



II.

LA JEUNE MAMAN.

IMAGINONS cette petite mariée telle qu'elle apparut à ses gens lors de son arrivée au château de Sales, telle que son mari la montra dans les visites de courtoisie qu'ils firent aux châtelains du voisinage. Un peu raide et timide sans doute en ses riches atours, le buste enfermé, selon la mode du temps, dans une basquine à la rigide armature, les cheveux relevés haut sur le front par des arcelets de fer, son minois enfantin émergeant de la fraise tuyautée qui lui enserre le cou. Elle a cette élégance de s'exprimer posément, sans éclats de voix. « Elle parlait bas. » dit un chroniqueur. Ce simple détail ne présage-t-il pas déjà le saint au parler apaisé qui naîtra d'elle ?

Cette toute jeune femme n'était pas seulement la grâce et la vertu même, au point qu'un historien a cru pouvoir en dire : « À peine eût-on pu trouver une semblable en son siècle ». Outre la bonne renommée, elle apportait à son époux de l'honneur et de la puissance.

Par son mariage avec Françoise de Sionnaz, François de Sales, désormais François de Boisy, ferait gravir à sa Maison un échelon de plus dans la hiérarchie sociale.

Une lente ascension de richesse avait porté sa race au rang des premières familles de Savoie. À leur apparition dans l'histoire au XIII^e siècle, les de Sales n'ont que de tout petits moyens, assujettis qu'ils sont comme vassaux aux fastueux seigneurs de Compey, établis hautainement dans leur fier château de Thorens. Au XIV^e siècle, à force de services rendus à son suzerain, un de Sales obtiendra l'autorisation de bâtir tout près de la demeure seigneuriale, comme un humble satellite, un château modeste, mais qui va devenir, à mesure que grandira la famille vassale, une sorte de petite ville ; tandis que déchoiront les Compey : ceux-ci,

vers la fin du XV^e siècle, se verront déposséder de leurs biens au profit de Janus de Savoie, comte de Genevois. Janus puis sa postérité n'habitait guère cette sorte de forteresse, les anciens vassaux finirent par absorber la terre suzeraine. L'année même du mariage de Louis de Sales, 1559, Louis et son frère François le posséderont en indivis. Louis le quittera dix ans plus tard, ayant acquis — toujours, chose notable, en indivis — le château de Brens en Chablais, au pied du Mont Voiron.

Monsieur et madame de Boisy, fixés au château de Sales, la différence d'âge mise à part, ne faisaient pas un couple mal assorti. Ils comprenaient la vie de châtelain de la même manière, étant en communion de pensée et d'idéal. Ils étaient l'un et l'autre très fortement attachés à leur foi catholique, et d'un attachement d'autant plus réfléchi et conscient que tout près de Thorens l'hérésie calviniste avait fait des conquêtes aussi scandaleuses que retentissantes : dans leur entourage immédiat il y avait eu des abandons déplorables. Aussi mettaient-ils dans la pratique de leur religion une volonté de fidélité quelque peu militante.

Il leur fallait, bon gré mal gré, fréquenter des défaillants. Silencieuse d'ordinaire, madame de Boisy admirait le comportement de son mari en des choses et des discussions inévitables. Il raisonnait avec compétence : le protestantisme avait pénétré à Genève en 1534, et lui il était né en 1522. À ceux qui lui vantaient la doctrine et les conquêtes de Calvin il savait répondre avec une rondeur militaire et non sans une pointe d'humour : « Eh quoi ! une religion que j'ai vue naître ! » De même il mettait le doigt sur la faiblesse initiale de la Réforme et les circonstances qui l'avaient suscitée : « C'est, disait-il, un champignon né en une nuit du limon de la terre ! »

Les deux époux menaient depuis quelques semaines une existence sans histoire ; rien ne troublait leur tranquille lune de miel, elle faisant son apprentissage de maîtresse de maison, lui s'étant remis à surveiller et diriger les travaux sur ses terres, lorsque vint les surprendre une invitation qui, de leur vie de

château à la bonne et vieille manière, allait les jeter pour un temps dans la vie dissipante des cours.

Juillet 1566. Un événement historique se prépare qui mettra en mouvement la Savoie tout entière. Le souverain particulier d'Anney, Jacques de Savoie, duc de Genevois et de Nemours, tout dépendant qu'il est du duc de Savoie Emmanuel-Philibert, est un illustre personnage : à trente-cinq ans il s'est acquis la renommée d'un grand capitaine ; il méritera d'être appelé par Brantôme « la fleur de toute la chevalerie ». Il est l'hôte habituel de ce massif château-fort qui domine sa ville de « Nussy » — comme on dit en ce temps-là. Et il arrive de Paris où il vient d'épouser Anne d'Esté de Lorraine, la veuve du duc François de Guise assassiné voilà trois ans par le huguenot Poltrot de Mèré. Cette princesse de trente-quatre ans est réputée une beauté, célèbre dans toute l'Europe.

Or le duc de Nemours veut montrer à son épouse Nussy, la capitale du Genevois qui constitue son apanage, et Nussy prépare à ses souverains immédiats une réception éblouissante : la ville s'endettera de deux cents écus d'or. Mais tant pis ! Du moins, au-dessus des lourdes arcades, les maisons sur tout le parcours du cortège seront ornées de somptueuses tapisseries ; des réjouissances de toutes sortes, mêlant le sacré au profane — jeux de force, représentations de pieux mystères, repas pantagruéliques — feront sebaudir le bon peuple de la ville et des campagnes.

Parmi les attractions sacrées offertes aux foules il y aurait, en l'église Notre-Dame de Liesse, l'exposition du Saint-Suaire dit de Turin apporté de Chambéry, sur l'autorisation gracieuse du duc Emmanuel-Philibert.

Le mercredi 17 juillet de cette année 1566, toute la noblesse de Savoie, en même temps que toute la bourgeoisie des petites villes, des artisans, des paysans innombrables descendirent de leurs montagnes pour contempler l'éblouissant cortège qu'allait rehausser la pourpre des cardinaux Louis de Guise et Charles de Lorraine, beaux-frères de la nouvelle duchesse.

La petite châtelaine de Thorens avait le privilège de faire partie du cortège, aux côtés de son mari, invité à se trouver là comme capitaine de Nessy et commandant de ses milices. À la cérémonie de l'hommage, le châtelain de Thorens renouvela au prince son serment de fidélité et la jeune châtelaine son épouse reçut un accueil tout gracieux de sa belle suzeraine.

Elle se mêla fort peu, semble-t-il, aux bruyantes et mondaines réjouissances. Comme l'écrit l'historien dom Jean de Saint-François, « elle employa plus de temps à vacquer à ses dévotions que non pas à faire ses compliments ». Une pensée plus haute la hantait. Le cortège ducal était passé par la collégiale Notre-Dame. Le grand reliquaire du Saint-Suaire se trouvait exposé sur le jubé, à l'entrée du chœur. Mais le temps pressant un peu, le duc et la duchesse de Nemours n'avaient pu vénérer que rapidement la très insigne relique. D'ailleurs, l'ostension solennelle en serait faite le dimanche 21 juillet. La petite dame de Boisy s'était promis de revenir contempler longuement ce linge sacré qui garde l'empreinte du Seigneur et de lui demander alors avec plus d'instance la grâce qui lui tenait le plus à cœur.

Le dimanche 21 juillet, l'affluence fut plus grande encore qu'au jour de l'arrivée des époux princiers dans leur ville. Au dire de Charles-Auguste de Sales, la province de Savoie se trouva là « toute entière ».

En l'église Notre-Dame, après leur messe les deux cardinaux, aidés par les évêques présents, déplièrent le long Suaire, le montrèrent à la foule, puis le laissèrent pendre contre le jubé. Ainsi apparut aux yeux de tous, la double effigie laissée dans la toile par le corps du Christ flagellé, couronné d'épines, percé par les clous et la lance. L'impression chez tous les spectateurs fut profonde. En Savoie, longtemps après cette scène, le prénom de Suaire, comme en témoignent les documents paroissiaux, sera donné à des enfants.

Le seigneur de Boisy et sa femme s'étaient rendus de bonne heure à l'église collégiale pour y assister aux messes cardinalices.

Leur neveu Charles-Auguste a même noté l'endroit précis où ils trouvèrent place : ce fut « dans la balustrade de la chapelle de Notre-Dame de Grâce, contre un pilier ».

Agenouillés côte à côte dans une attitude d'humilité, ils priaient l'un et l'autre Les doigts joints sur la garde de son épée, que demandait-il, lui le descendant du croisé Pierre de Sales qui, au XIII^e siècle, aida à délivrer les Chevaliers de Rhodes assiégés par une flotte ottomane ? Sans doute, en ces temps où menaçait l'hérésie, implorait-il, les yeux fixés sur ce Saint-Suaire demeuré complet après tant de siècles, qu'il n'y eût parmi les siens et dans sa descendance aucun renégat de la foi catholique. Elle aussi, « beaucoup plus attentive à la dévotion qu'à la pompe du monde et à faire la cour au Ciel qu'à la terre, » comme l'écrira en son *Esprit* monseigneur Jean-Pierre Camus, elle contemplait, avec une compassion mouillée de larmes brûlantes, les traits sanglants du Rédempteur, et sa prière, si elle était exaucée quelque jour, obtiendrait contre la Réforme plus encore que la prière de son chevaleresque époux. La jeune épouse suppliait le Seigneur, par l'intercession de Notre-Dame de Liesse, de lui accorder un fils, un fils particulièrement saint et béni qui se consacrerait au service des autels.

Les fêtes et les réceptions finies, monsieur et madame de Boisj s'en revinrent à leur château de Thorens.

*
* *

Pendant le carême suivant, la jeune épouse connut qu'elle allait être mère. Elle eut confiance que ce premier-né serait un fils, et de nouveau elle l'offrit d'avance au Seigneur.

Au cours des nuits elle en rêva. Une de ses femmes de chambre, Janine Copier, dépositaire de ses confidences ingénues, l'a rapporté avec une semblable candeur : « Ma vertueuse maîtresse eut de merveilleuses visions dans son sommeil, qu'elle racontait fort innocemment tous les matins. Mais son mari (qui lui en faisait une petite guerre) ne voulait point souffrir qu'elle s'y

arrêtât. Un jour entre autres, il se fâcha deux fois contre cette naïve simplicité, parce qu'elle avait déclaré s'être aperçue qu'au lieu de voir naître un cavalier, elle n'avait simplement mis au monde qu'un petit berger qui courait çà et là après des troupeaux qu'on ne pouvait nombrer... Une autre fois, elle dit tout bonnement qu'elle avait songé qu'elle avait un fils, et que ce fils portait toutes sortes d'habits qui sont d'usage dans tous les Ordres de l'Église de Dieu. »

Un fils qui serait non point le beau et brillant « cavalier » que rêvait, pour sa part, le seigneur de Boisy, mais un remarquable homme d'Église, un prêtre, un missionnaire, plus encore, un pontife, tel donc se montrait dans les pressentiments de la future mère l'avenir de ce premier-né.

Paisible et plus pieuse que jamais, elle attendait l'heure. En la fête de l'Assomption de Notre-Dame, le vendredi 15 août de cette année 1567, elle voulut, comme elle en avait coutume, se rendre à pied jusqu'à l'église du village. Là, elle se confessa, assista à la messe où elle communia, puis s'en revint au château reprendre sa vie ordinaire. Jacquine Ranyot, la « mère-sage » de Thorens, qui déjà la venait voir, se montrait sans appréhension.

La demeure seigneuriale elle-même était prête pour le joyeux événement. Des parterres de rosiers fleurissaient dans la cour intérieure le long des appartements occupés par monsieur et madame de Boisy. La chambre nuptiale était vaste, éclairée à souhait, possédant « trois fenêtres, l'une à l'orient, deux au midi, bien et gaiement vitrées avec peintures sur le verre des armoiries de Sales et de Sionnaz »¹. Les murs disparaissaient sous de riches tapisseries de Flandre. Au-dessus de l'imposante cheminée s'étalait « un vieux tableau en détrempe de saint François d'Assise prêchant aux oiseaux, aux quadrupèdes et aux poissons »;

¹ Aujourd'hui, du château de Sales détruit en 1630 par les soldats de Louis XIII il ne reste plus pierre sur pierre. À l'emplacement de la chambre où naquit le saint s'éleva un humble oratoire qui en suivrait les anciens contours.

justement, à cause de cette peinture très ancienne, « la chambre portait le nom de saint François ». Celui-ci étant d'ailleurs, on l'a vu, le patron céleste de monsieur et de madame de Boisy, tous deux avaient voulu conserver et restaurer le vénérable « portrait » ; d'autant plus qu'ils comptaient bien transmettre leur prénom à un fils tant désiré. Ils conjecturaient même que naissance et baptême pourraient coïncider, en octobre, avec la fête du patriarche d'Assise.

*
* *

Or ce fut non pas quinze mois, mais treize mois exactement après la prière à Notre-Dame de Liesse, le jeudi 21 août, que Françoise de Sionnaz dame de Boisy devint mère du petit garçon attendu.

Il était environ neuf heures du soir. Les chroniqueurs se sont complu à dire que le crépuscule dorait encore l'horizon et que tout était calme en cette solitaire vallée savoisienne. Soudain le château de Sales s'emplit d'un immense émoi : serviteurs et servantes affolés, levant les bras au ciel, empressés aux ordres de leur maître, se croisaient rapidement dans les passages. Déjà monsieur de Boisy avait envoyé quérir dame Jacqueline Ranyot. Bientôt, heureusement, « mère-sage » pouvait rassurer toute la maison : bien que venu deux mois avant terme, l'enfant paraissait « de bonne complexion », mais comme il était « extrêmement délicat et tendre », pendant quelques mois on l'élèverait dans le coton.

De père en fils, les de Sales s'étaient toujours attachés à leur paroisse Saint-Maurice de Thorens. Dans la vieille église « bâtie à la gothique de très solides et épaisses murailles », ils avaient leur banc seigneurial ; ils y étaient baptisés, mariés, ensevelis. Pour y porter le nouveau-né sans péril, on dut remettre à huit jours la cérémonie du baptême.

Entre châtelains les relations étaient des plus cordiales : dix lieues à la ronde cette naissance fut comme un événement de famille. Le jeudi 28 août, dès le matin, ce fut au manoir de Thorens grande assemblée, de seigneurs, dames et demoiselles. Tous, ayant présenté au maître de céans leurs félicitations et leurs vœux, vinrent s'incliner devant le vaste lit à baldaquin où continuait de se reposer la jeune mère.

Bientôt, sur les pas du seigneur châtelain, ces gracieux visiteurs vont la laisser presque seule. Par le cœur, elle les accompagnera jusqu'à l'église. Lorsque les cloches annonceront qu'il y a un chrétien de plus en ce monde, comme elle bénira Dieu !

Le cortège étant de retour, après qu'elle eut baisé au front son petit baptisé, elle demanda que lui fût contée par le menu la toute gracieuse cérémonie. Plusieurs de ses meilleures amies s'en chargèrent.

— Ce fut à la fois imposant et charmant, dirent-elles. Pour s'acheminer jusqu'à l'église à cette escorte de personnes nobles s'étaient joints, dame Françoise, vos fermiers, serviteurs et servantes.

« En tête, comme cela se devait, marchait Jacqueline Ranyot toute fière de porter dans son berceau même votre cher enfant. Ensuite venaient avec votre noble époux le parrain et la marraine de votre choix : votre oncle dom François de la Fléchère, prieur bénédictin de Sillingy, et votre belle-maman damoiselle Bonaventure de la Fléchère.

« Vous n'ignorez point que l'église Saint-Maurice de Thorens dépend depuis des siècles du Chapitre Saint-Pierre de Genève que la Réforme a chassé et qui réside actuellement en la bonne ville de Nussy ; c'est donc son prêtre économe qui a baptisé le petit. Celui-ci, selon votre désir encore, a reçu les prénoms de ses parrain et marraine : François-Bonaventure. Mais quant à son nom familial, nous avons bien remarqué que le prêtre l'a inscrit sous le nom de ses ancêtres paternels : François-Bonaventure de Sales.

— Il y eut grande assistance, à ce que je vois, interrompit la jeune maman. Tout le monde fut-il recueilli et sage ? C'est si divine chose que le baptême d'un enfant !

— Certes oui. Même dans les rangs les plus éloignés, jusque parmi vos journaliers et gens de peine, il ne se produisit aucune dissipation. Tous priaient.

— Oh ! je pense, expliqua madame de Boisy en contemplant son nouveau-né, je pense que ce cher petit François répandait en tout l'entourage sa grâce toute fraîche d'enfant de Dieu.

— À ce point, continua dom de la Fléchère, qu'en touchant mon filleul sur les fonts j'ai eu une consolation si grande que je ne la pouvais exprimer, me venant à la pensée que cet enfant conserverait toute sa vie la robe de l'innocence baptismale. »

S'exprimèrent à peu près de même deux cousins de monsieur de Boisy, les seigneurs de Beaumont et de Lucinge, qui aussi, il faut le dire, cherchaient par là peut-être à consoler le robuste papa d'avoir pour commencer sa lignée un petit être tant chétif qu'il le faudrait élever dans le coton. « Oh ! oh ! concluait ce baron de Lucinge, bien connu par ses joyeuses facéties, oh ! oh ! mon cousin et ma cousine, vous serez bien inspirés de demander à Dieu d'autres fils pour soutenir votre maison, car votre premier-né sera certainement d'Église. Regardez-le dans son berceau, tranquille à la façon d'un petit ange ! »

Là-dessus, la jeune maman invita la compagnie à se bien récréer à la santé du petit en la grand-salle tapissée de drap de Bergame où serviteurs et servantes dressaient la table du festin.

« Surtout, recommanda la charitable dame, que demain de l'aube jusqu'à la nuit ne soit pas oubliée l'aumône générale aux pauvres, et que ces amis de Dieu le prient pour notre petit François. »

III.

PREMIÈRE ÉDUCATION.

DU les circonstances, la marraine du petit François, madame de la Fléchère, ne voulut point s'éloigner de sa belle-fille : l'enfant était si frêle et la maman si inexpérimentée !

Madame de Boisy, après plusieurs essais, avait arrêté son choix sur une nourrice du pays : une jeune femme du village de Thorens, Pétremande Puthod, née Lombard, dont le mari était employé au château. Cette forte savoyarde de vingt-deux ans allait, aux côtés de la marraine, lutter pendant des mois pour arracher à la mort ce petit dont toutes les commères du pays chuchotaient qu'il ne vivrait pas.

« Écorchant sa chair tendrelette, » comme l'a écrit de Longuetterre, le premier de ses historiens, il lui vint des boutons par tout le corps. Ce que voyant, madame de Boisy éprouva de cruelles angoisses ; des cauchemars tourmentèrent ses nuits. Un matin, elle conta qu'« elle avait en dormant aperçu qu'on ensevelissait son petit François ». En effet, éveillée en sursaut, rapporte le même historien, elle « l'avait demandé d'une impatience de mère ». Heureusement, les bobos disparurent et le poupon, « à la fin, devint plus fort et robuste ».

Bientôt, la solide Pétremande put le faire sortir un peu. Et, au témoignage de la nourrice, il prit l'aspect d'« un enfant grandement gracieux, beau de visage, affable, doux et familier ».

La pieuse mère voulut qu'en le promenant dame Pétremande ne se contentât point de le conduire de porte en porte pour faire admirer à ses compatriotes un bébé de si bonne mine ; elle devait aussi le mener à l'église.

« Dès les premières fois que je l'y portai, conte-t-elle, qu'il n'était encore que dans les maillots, je connus qu'il se plaisait dans ce lieu saint, et je l'y portai toujours ensuite quand j'y allais rendre

mes devoirs de chrétienne... Dès qu'il commença d'avoir quelque peu de raison et l'usage de ses membres, il s'en servait pour marquer son contentement d'être aux offices divins où jamais il ne m'apparut ni ennuyé ni chagrin ; au contraire il tenait les mains jointes, inclinait son corps, et toujours avait ses yeux fixés sur l'autel ou sur le prêtre qui officiait... On eût dit, à voir ce petit prédestiné qu'il comprenait déjà quelque chose à tout cela. »

« Notre fils, expliquait la jeune maman, ravie, plus qu'elle ne voulait le laisser paraître, des naïfs récits de dame Pétremande, notre fils est comme tous les nourrissons qui aiment à regarder des choses colorées et brillantes. » Bien volontiers, elle le contemplait « si paisible entre les bras de sa nourrice, qu'à peine savait-il crier ». Tout de même, elle comprit que cette brave paysanne n'avait pas au même degré que la maman reçu grâce d'état pour éduquer le rejeton des de Sales et, lorsque le petit François atteignit ses quinze mois, elle se mit à tenir auprès de lui le rôle qui lui revenait.

« Dès qu'il commença de marcher librement, dit encore Pétremande, Madame sa mère le menait avec elle à l'église, et le faisait mettre en son banc devant elle. »

Un laboureur de Thorens, François Terrier, ne fut pas indifférent à la charmante scène. La châtelaine, atteste-t-il, « le faisait s'agenouiller et prier auprès d'elle, où il demeurait fort volontiers, ne se remuant guère de sa place ».

*
* *

Ainsi, tandis que monsieur de Boisy s'affairait au règlement de ses comptes avec son régisseur, ou parmi ses valets et journaliers au meilleur rendement de ses terres, madame de Boisy, qui avait déjà le gouvernement de sa maison, partagé d'ailleurs par sa belle-sœur Janine de Sales, prenait résolument en main l'éducation de son fils.

« On juge l'arbre à ses fruits, » énonce l'évangile ; la mère qui éleva pour l'Église et les âmes saint François de Sales n'a pu être qu'une éducatrice modèle, digne d'être donnée en exemple à toutes les mères.

Elle était prédisposée à cette haute mission. Le site même où elle la remplit, pourrait-on dire, l'y aida. Il existe des humains dont le caractère s'harmonise avec le cadre qui les a vus grandir. D'une sainte Thérèse, il est vrai, un Louis Bertrand a pu écrire : « S'il y a un pays au monde qui ne lui ressemble pas, c'est bien Avila, sa ville natale » ; de saint François de Sales, au contraire, on peut dire que s'il y a au monde un pays qui lui ressemble, c'est Thorens, son village natal, et la vallée verdoyante qui l'environne : on y respire, dans l'isolement du monde, une sérénité lumineuse... Or une pareille nature, qui se reflétera dans l'âme de l'enfant, avait déjà impressionné l'âme de la douce créature que fut sa mère.

La demeure seigneuriale, dans son agencement même, convenait, elle aussi, à une dame amie du recueillement, appliquée aux lectures sérieuses, coutumière des bonnes œuvres.

Le manoir de Sales possédait sa chapelle particulière, placée sous le patronage de saint Sébastien, soldat martyr. Charles-Auguste, qui la connaissait bien, la revoit dans ses souvenirs avec sa voûte peinte d'azur et semée d'étoiles d'or, son autel paré selon les couleurs des fêtes, son léger campanile où il y avait « une cloche qu'on pouvait entendre de tous les endroits du château ».

Et dans cet oratoire privé chaque jour il y avait la messe, car les de Sales avaient obtenu de l'évêché le privilège de posséder un chapelain. C'était un prêtre du nom de Jean Déage. Il était originaire de Cornier, à environ cinq lieues de Thorens, à une lieue au-delà de La Roche-sur-Foron. Ses parents étaient des gens à l'aise et, comme il avait pu faire de sérieuses études au collège de La Roche, il était, au dire du vieil historien dom Jean de Saint-François, « homme de bonnes lettres ». Toutefois, précise le même auteur, il apparaissait « encore préférable en ses mœurs ».

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	3
PREMIÈRE PARTIE. AVEC UN FILS APPELÉ PAR DIEU. (1567-1593).	5
I. La petite épouse.....	5
II. La jeune maman.....	9
III. Première éducation.....	18
IV. Aux premiers signes de vocation.....	29
V. Premières séparations.....	41
VI. Première offrande.....	52
VII. Rêves opposés.....	57
VIII. Le premier pas du fils vers l'autel.....	61
IX. Le grand fils à Paris.....	68
X. Des yeux qui ne le verront plus.....	79
DEUXIÈME PARTIE. AVEC UN FILS PRÊTRE ET MISSIONNAIRE. (1593-1602).	90
I. Avec le grand fils retrouvé.....	90
II. Les vues trop humaines d'une mère.....	97
III. La remontée vers les vues surnaturelles.....	102
IV. La « pénitente de la sainte-Croix ».....	106
V. Dans le premier rayonnement de son prêtre.....	114
VI. « Fiat ».....	118
VII. Le courage et les inquiétudes d'une mère.....	125
VIII. Le triomphe de la Croix.....	132
TROISIÈME PARTIE. AVEC UN FILS ÉVÊQUE. (1602-1610).....	142
I. Au chevet du « coadjuteur désigné ».....	142
II. « Quand donc sera consacré notre cher François ? ».....	148
III. Veuve.....	154
IV. Au sacre de son fils.....	158
V. Une diocésaine parmi les autres.....	165
VI. L'amitié d'une sainte.....	173
VII. Une mort de prédestinée.....	180